

Vingt et un

de *Maïa Mazaurette*

Tout a commencé l'année où je suis devenue un homme, monsieur l'agent. Au fait, comment dois-je vous appeler? Officier? Enquêteur?

Gardien de la paix?

Vous faites la paix des ménages, aussi?

Oh, ça va, je plaisante. On peut plus rien dire.

Reprenons. Cette année-là, 2021, j'ai basculé du côté des hommes. Socialement parlant. Vous savez comment on en arrive là : une promotion, une deuxième, on explose le plafond de verre... Et puis un jour, on découvre qu'on n'a plus de temps pour rien, mais qu'on peut payer pour tout. Mon conjoint a cessé de travailler pour s'occuper du foyer à plein temps. Aujourd'hui, je suis une femme qui ne sait pas faire marcher le lave-vaisselle et qui met les pieds sous la table en rentrant le soir – quand elle rentre. Je suis une femme qui oublie les anniversaires, mais qui a toujours une minute pour rêvasser devant le terrain de basket où les étudiants se détendent après les cours.

J'ai l'habitude d'être obéie et servie.

À partir du moment où cette habitude est prise, peu importe ce que vous avez dans la culotte, le point de non-retour est atteint. Je peux vous montrer mes seins, ma culotte en dentelle et mes chromosomes XX, reste que je suis un homme, un vrai. Avec un clito d'homme.

En 2021, j'ai fait ce que les hommes font quand leur existence devient un peu trop confortable : loucher sur les stagiaires.

Dites, ça commence à ressembler à un interrogatoire, vous ne trouvez pas ? Vous utilisez souvent ces menottes ? Comment ça, hors sujet ?

Le stagiaire s'appelait Adrien, il avait des fesses rebondies et quatre fossettes de chaque côté du sourire – j'ai compté. Une femme plus attentive que moi pourrait vous expliquer ce qu'Adrien fichait dans la boîte, ou de quel coin de France il avait débarqué. Personnellement, je n'en ai aucune idée. Je ne lui ai jamais posé la question.

Il avait vingt et un ans, c'est-à-dire qu'il venait de devenir un homme.

Je ne consomme jamais avant, c'est trop tôt – les garçons ont besoin de tellement de temps pour grandir ! À vingt ans, le développement des épaules et le positionnement du bassin sont encore ceux d'un enfant. J'ai des principes. Je ne touche pas à ça. Enfin, pour être honnête, c'est une question d'esthétique plus que de morale. Chez les hommes, j'aime la densité, la répartition des masses. Vous êtes plutôt fonte ou crossfit, monsieur le gardien de la paix ? Entre deux œuvres de pacification, vous aimez faire la guerre des sexes ?

D'accord, d'accord. J'en reviens à Adrien. Parce que je ne suis pas une idiote, je savais qu'il ne fallait pas y aller. Parce que je ne suis pas une idiote, je sais que rien n'est meilleur que quand il ne faut pas y aller. Ça, c'est pour ma responsabilité. Mais, pour être équitable, il faut aussi parler de la responsabilité des garçons de l'âge d'Adrien, qui ne lésinent pas sur la tentation.

Les hommes des années 2020 n'ont pas l'innocence de ceux des années 1990. Quand ils sont beaux, ils le savent. Ils en jouent. L'époque est finie où l'on pouvait dégouter un type sublime et dénué de la moindre arrogance. Pour le dire clairement : le marché est devenu transparent, et cette transparence permet

aux apollons d'avoir conscience de leur pouvoir, et de l'exploiter sans vergogne.

Mais attention : avoir conscience de son pouvoir, ça ne colmate pas toutes les insécurités, et c'est là que mon âge entre en jeu. Quand ils apprennent que je suis née à la fin des années 1970, les garçons ont l'impression que je suis un dinosaure et que, s'ils affrontent ce dinosaure, alors la transsubstantiation qui fera d'eux des hommes se produira enfin.

Je suis la bête dont ils vont triompher. Je suis la bête dont ils pourront rapporter la carcasse fumante devant les autres hommes, pour dire : respectez-moi, je suis des vôtres.

J'adore qu'ils pensent ça. Les garçons ne triomphent, et ne triompheront, jamais.

Ils arrivent désarmés face à moi qui suis pleine de dents qui rayent le plancher, de lingerie entrelacée comme des écailles de dragon, je suis pleine d'assurance et de cartes de crédit, je suis inébranlable.

Adrien, c'était un mardi, je l'ai allongé sur mon bureau et je n'ai pas fermé complètement les persiennes. Julie, mon assistante, n'ignore rien de mes activités. Peut-être qu'elle regarde, peut-être pas. Je m'en fiche. Je n'ai besoin ni de secret ni de témoins. Je laisse advenir.

Imaginez Adrien beau comme un paon, avec sa grâce d'homme tout juste achevé, vingt et un ans, achevé et suspendu juste au-dessus du précipice du vieillissement.

Je parle comme un homme, je sais. Mais qu'aviez-vous imaginé, gardien de la paix ? Qu'on aime la calvitie et ses lignes de retraite, les rides et leurs lignes de fracture ? Faites-vous partie des charmants imbéciles qui pensent que les femmes sont trop intelligentes pour s'attacher à l'apparence ?

Grand bien vous fasse – si ça vous permet de mieux dormir la nuit. Mais ne comptez pas sur moi pour vous rassurer. De toute façon, le besoin de réassurance des hommes, c'est l'océan



Pacifique : les femmes ont parfois voulu construire des barrages, maintenant elles s'en foutent, elles y déversent les microplastiques de leurs shampoings et de leurs vernis à ongles. C'est de bonne guerre et, pendant cette guerre-là, Adrien est allongé sur le bureau en teck.

Il a un tout petit peu peur de moi.

Je le sais parce qu'il a le souffle court, une rougeur sur le haut de la poitrine, et une veine qui barre sa gorge renversée en arrière. Je le sais parce qu'il n'ose plus me regarder en face, et je lui suis reconnaissante de cet abandon : s'il ne regarde pas, alors mon regard à moi peut prendre toute la place.

Le torse d'Adrien est un enchevêtrement de courbes et d'entrelacs, un étang où seraient joliment disposées des pièces de bois flotté : les clavicules sinueuses qui se perdent dans le creux des épaules, les côtes symétriques comme les branchies d'un énorme poisson, le trou noir du nombril, les pointes rouges des tétons. Tout respire et tout tremble. C'est un bordel. La chair est tendue vers l'attente. Il n'ose pas faire un geste.

Sous la chair, mes notes et mes dossiers sont éparpillés. Des tas de tableaux et de lignes, du travail responsable, des emplois, des charges sociales, des familles à faire vivre à peu près dignement. Du travail sérieux qui n'a plus aucune importance du tout, mais alors vraiment pas la moindre, parce que Adrien s'offre avec des pudeurs de demoiselle du XIX^e siècle.

Il attend que je vienne me servir.

Je lui dis, enlève le reste.

Je lui dis, c'est moi qui écrirai ton rapport de stage. Je suis le boss final de ton contrat d'apprentissage.

Je lui dis, je suis dans ton camp. Je veux que tu aies des bonnes notes. Je veux t'évaluer positivement. Tu sais où est le clitoris, quand même ? Ils t'ont appris ça, en école de commerce ? Non ? La vache, quelle bande de branques.

Adrien sait quand même où est le clitoris. *Good boy.*

Il est nu, maintenant, il bande à moitié. Les gentils garçons bandent à moitié, c'est comme ça, c'est la règle. Ils ne sont pas sûrs d'avoir la permission – ça s'arrange quand on la leur donne. Je ne suis pas un monstre, monsieur le gardien de la paix.

Je lui dis, tu as envie, Adrien ?

Je lui dis, tu as le droit de dire non, tu as le droit de tout arrêter, tu m'as déjà beaucoup donné, avec toute ta peau étalée sur toute cette table. Te voir nu, ça pourrait me suffire. Je peux terminer ce rapport sexuel sans toi, dans le taxi qui me ramènera à la maison, aux toilettes avec un vibro, ou même entre les mains de mon conjoint. Je peux jouir sans t'avoir touché, je peux me satisfaire sans qu'on aille plus loin, le « bout » du rapport sexuel ne coïncidera jamais avec le bout du pénis.

Je lui dis, j'adore le pouvoir que j'ai sur toi, j'adore que tu aies vingt et un ans et j'adore être ta patronne, j'adore être un tricératops en talons plats, mais si tu n'as pas réellement-sincèrement-radicalement envie de moi, alors je préfère que tu rentres dans ton studio de dix-huit mètres carrés, et je promets que ton évaluation professionnelle sera remplie dans les règles de l'équanimité la plus absolue.

Adrien murmure qu'il a envie.

Mais, avec les rapports de pouvoir, on ne peut jamais être sûre. Je lui dis, supplie-moi.

Son sexe est à quelques centimètres de ma main, je n'ai toujours touché ni à ça, ni au reste. « Veuillez à retourner les hommes dans l'état où vous les avez trouvés, ou augmentés, peut-être, mais certainement jamais réduits. »

Adrien dit qu'il est nu et que, comme permission donnée, ça devrait suffire.

Je lui dis, supplie-moi ou quitte la pièce.

– J'ai envie.

– Tu as envie de quoi ?

– S'il te plaît. Je ne veux pas parler. J'ai envie. S'il te plaît.

– Adrien, ce n'est pas suffisamment spécifique.
Il prend ma main et la pose sur son sexe. Je sens distinctement l'afflux de sang, le sursaut du désir. Mais il devra attendre encore. J'enlève juste ma culotte, je m'installe à genoux, au-dessus du visage du jeune homme, face à la baie vitrée. De mon bureau je vois la petite statue de la Liberté de l'île aux Cygnes, la Seine qui rassemble ses bras pour filer vers l'ouest.
Adrien s'applique, j'hésite à jouir dans sa bouche, je me demande distraitemment si la dureté du bureau me laissera des rougeurs aux genoux.
Certaines femmes décrochent complètement quand elles font l'amour. Pas moi. Quand j'ai une prise, je ne la lâche pas.
J'aide Adrien en contractant et décontractant mes muscles. Même quand on s'occupe de moi, je n'arrive pas à rester passive. C'est comme ça : l'abandon ne m'a jamais fait fantasmer, je suis une femme d'action. Appuyée contre la vitre qui borde le bureau, je me laisse bercer par le mouvement de mes hanches et la langue d'Adrien. Ça dure une éternité. On a le temps. Pendant que je monte, le soleil tombe, mollement, derrière les immeubles de la rive gauche, et sa lumière effiloche les nuages qui prennent pendant quelques instants cette teinte rose néon, vulgaire – et je me sens bien, comme ça, les yeux mi-clos, dans le grand peep-show du début de la soirée. Dans quelques minutes nous passerons à l'heure bleue. La ribambelle des lampadaires s'allumera de l'autre côté de la Seine, et il fera suffisamment sombre pour qu'un passant rêveur, en levant le nez, aperçoive une femme banale, au cinquième étage d'un immeuble banal, le visage presque collé à la vitre, avec la buée qui floute ses traits toutes les quelques secondes.
Après avoir joui, j'embrasse Adrien à pleine bouche. J'adore mon odeur et mon goût d'après l'orgasme. J'adore laisser des traces sur le visage d'un autre.

Et puis je réalise qu'Adrien a éjaculé, tout seul, comme un grand, sans même avoir besoin de se toucher.
Tant d'autonomie chez un homme si jeune : on aime. Pour un peu, on en redemanderait.

Quand Adrien se relève, les dossiers sont froissés par le poids de son corps, humides de sa transpiration. L'encre a bavé. Adrien remet sa chemise sans se rendre compte que son dos est comme tatoué de fichiers Excel délavés, incrusté d'informations confidentielles. La TVA en ligne presque droite, tout le long de sa colonne vertébrale.

C'était son dernier jour de travail. J'ai fait rédiger le rapport d'apprentissage par Julie, et je n'ai jamais revu Adrien.
À cette époque, je pensais encore que le sexe avait des conséquences. J'avais peur du qu'en-dira-t-on et de potentielles répercussions sur ma vie privée. (Quelle vie privée, au juste ? Je n'avais plus couché avec mon conjoint, charmant au demeurant, depuis quatre mois.)
Je vous rassure, j'en suis revenue. Depuis que je cumule un corps de femme et des privilèges d'homme, tout en étant ménopausée, le sexe est devenu un immense open bar. Je me sers à l'heure que je veux, et je n'ai aucune idée, mais alors vraiment aucune, de qui fera la vaisselle derrière moi. Les « répercussions » n'étaient rien d'autre qu'une de ces peurs absurdes qu'on plante dans la tête des femmes. Enfin, jusqu'à me retrouver dans cette pièce face à vous. Évidemment. Je peux me servir un verre d'eau ? Il fait chaud. Vous devez étouffer, sous votre veste.

J'ai recommencé.
Mais ça, vous le savez déjà. Si je n'avais pas recommencé, nous ne serions pas dans cette pièce.



Non, non, je ne descends jamais en dessous de vingt et un ans. Vous connaissez la règle qui interdit de coucher avec des personnes ayant moins de la moitié de notre âge + 7 ?

Je sens bien que le calcul n'est pas votre fort (on ne peut pas avoir tous les talents), donc laissez-moi vous aider : j'ai 44 ans, divisé par 2, ça fait 22, on ajoute 7, résultat 29... Je ne devrais pas coucher avec des garçons de moins de vingt-neuf ans. Vous imaginez la plaie ? Déjà qu'à vingt et un ans il faut les déconstruire, à vingt-neuf il faudrait les réduire en pièces. Vous ne saisissez peut-être pas l'ampleur des mauvaises habitudes qui leur sont inculquées.

Heureusement, à vingt et un ans, on peut encore faire des miracles. Vous avez quel âge ? Vingt-quatre ? Bon, ça va encore. Il vous reste une ou deux bonnes années. J'espère que vous ne fumez pas : les gars un peu tannés, ça passe, mais les dents grises, autant déposer directement son potentiel érotique sur le bûcher des sorcières. Il aurait une belle gueule, le portrait d'un jeune homme en feu.

De toute façon, ma règle d'arithmétique, elle a été inventée pour les hommes plus âgés, certainement pas pour les femmes plus âgées. On ne peut pas appliquer des règles symétriques à un monde asymétrique. Ce serait absurde.

Il a fallu prendre un nouvel apprenti.

Enfin, il n'y avait pas d'urgence, mais Adrien avait posé un précédent dont j'avais du mal à me remettre.

Alors j'ai fait passer des entretiens. Beaucoup d'entretiens. Le marché du travail est tendu, tant mieux pour moi. Les candidats ne manquent pas. Je cherchais le *match* parfait.

Julie, mon assistante, s'occupait de la sélection sur le physique. J'aimerais vous dire qu'elle et moi avons les mêmes goûts, mais toutes les femmes ont les mêmes goûts. Vous connaissez beaucoup de vos sœurs, copines, collègues, qui aiment les moches ? Bon, eh bien voilà.

J'avais envie de flirter. J'avais envie d'entendre un homme jouir à en hurler, et que ce soit moi qui lui fasse ça, et qu'il me garde dans ses souvenirs comme une cicatrice pas douloureuse, mais boursouflée, avec juste un peu d'amertume.

Louis, vingt et un ans. Alex, vingt et un ans. Mehdi, vingt et un ans. On est disciplinée, on fait dans l'ordre.

Louis, un tapis de fourrure, d'une douceur à te fondre dans la bouche, j'aurais pu m'en faire une descente de lit, et pendant qu'il déposait son odeur lourde sur ma langue, je rêvais de l'emmener en vacances et qu'il dorme par terre – aux premiers picotements de l'aube, encore vacillante, j'aurais posé mes pieds sur son torse, et mon premier contact au monde ç'aurait été lui. J'aurais été en paix.

Encore aujourd'hui j'ai des flashes de mes cheveux perdus dans le champ de bataille de ses poils.

Alex, l'ampleur. Un blondinet, j'ai rien vu venir. Il ne s'est pas laissé faire. J'ai adoré. Il m'a soulevée, renversée, retournée. Aucun sens de la hiérarchie. J'ai fléchi sous son poids d'abord, sous son endurance ensuite. Il m'a mis la misère, comme disent les jeunes. Au cas où j'aurais voulu m'enfuir, il me retenait aux poignets. J'ai trouvé le symbole délicieux, parce que la clef de la porte du bureau était suspendue autour de mon cou, et j'avais verrouillé la pièce à triple tour. C'était lui qui ne pouvait pas s'enfuir. Il ne le savait pas. Je l'ai laissé remporter la bataille pendant que je gagnais la guerre. Si les hommes savaient ce qu'on a dans la tête pendant qu'ils brodent leur grand œuvre sexuel, pendant qu'ils s'épuisent sous l'obligation de performance, pendant qu'ils transpirent de bonne volonté, ils seraient effarés. Mehdi, le trouble. Au début, il a fait semblant de ne pas comprendre ce que je voulais. Un garçon intelligent qui prétend être stupide pour sauver même pas sa vertu mais la mienne, j'avoue, je trouvais ça émouvant.

Je lui ai dit, tu fais comme tu veux, Mehdi.

Une phrase anodine – et sincère, avec ça. J'allais passer à autre chose quand, d'un coup, je l'ai vu s'agripper au dossier de la chaise. Il a inspiré un grand coup. Je ne m'attendais pas à ça. J'ai compris que cette phrase avait longtemps été espérée. Je pensais aiguillonner, j'avais creusé un cratère.

Mehdi n'avait jamais fait ce qu'il voulait à une femme, ni à un homme.

Il a passé sa main dans ses cheveux en fermant les yeux. Je comprenais, et je respectais, son vertige. On a toujours le vertige quand on cherche à répondre honnêtement à la question du désir. Qu'est-ce que je veux quand les autres arrêtent de vouloir à ma place ? Et logiquement : qu'est-ce qu'il reste de moi, sans les autres ? Est-ce qu'il subsiste encore quelque chose ?

Mehdi a enlevé son pull et l'a plié soigneusement sur la chaise. Puis le T-shirt, le pantalon, le slip, en pile, puis les chaussures par terre, les chaussettes dans la chaussure gauche, le smartphone et les clés dans la chaussure droite. Un corps comme le sien, on n'en voit que dans les magazines, et encore, quand l'éclairagiste a du talent.

Il était intégralement épilé, donc dans mon logiciel intégralement disponible. Et pourtant empêché. Mehdi-la-catastrophe. Il s'est agenouillé devant moi et m'a léché les doigts, longtemps. Je ne pensais pas qu'on pouvait autant révéler de soi juste en léchant des doigts. Je ne pensais pas qu'on pouvait nouer autant de promesses.

Il n'a jamais bandé.

Au bout d'une demi-heure, il s'est rhabillé et a déclaré qu'on se reverrait.

J'avais les genoux qui tremblaient et le délai, ce n'était pas supportable.

Je lui ai dit, attends – sur le ton des commandements qui ne se discutent pas.

Il est resté debout, retenu, tassé contre la porte.

Je me suis finie à la main, fiévreusement, mes doigts encore couverts de sa salive.

Je me suis finie sans dignité, culotte sur les chevilles, planquée dans mon fauteuil de cheffe, derrière la table en bois épais, la table qui me coupe en deux au regard des visiteurs. Plus le plaisir montait, plus je glissais, décoiffée, la tête sur la table, la joue écrasée sur une chemise à dossiers.

Mehdi a attendu que je jouisse pour partir.

En rentrant à la maison le soir, j'avais la trace de l'élastique imprimée sous la pommette. J'ai dit à mon conjoint que j'avais testé la *power-nap*.

J'aurais pu continuer de faire passer des entretiens, mais ce serait devenu un simple hobby, ou même une compulsions bizarre. Je suis une femme raisonnable, je n'ai pas envie qu'on me serve un putain de catalogue. Je préfère la qualité à la quantité.

Les hommes, ils doivent constamment s'ajuster à des désirs de femme éparpillés. Donc il faut les former, donc il faut les garder. Pas trop longtemps, bien sûr. Mais tout de même : un amant qui ne revient pas, c'est un coup d'épée dans l'eau. J'ai fait une école de commerce, je rentabilise mes investissements. Louis, Alex, Mehdi.

On a beau être habituée à prendre des décisions, parfois, on ne sait plus choisir.

Je voulais les trois. Et je les voulais en même temps. Vous savez déjà comment ça va se terminer, n'est-ce pas ?

Je les ai convoqués pour un rendez-vous collectif. Une idée désastreuse, menée en toute connaissance de cause. J'étais incapable d'y résister, comme je suis incapable de résister au cocktail de trop en soirée. Le soir, j'en avais des visions précises comme des coups de fouet. Je mélangeais mes souvenirs en un seul : sucer Louis pendant que Mehdi regardait Alex me réduire en poussière.

Le jour est venu. 1^{er} octobre, à 7 heures du matin – deux minutes après le départ du personnel d’entretien, mais deux heures avant l’arrivée des premiers employés. De l’autre côté de la fenêtre, le ciel était couvert de traînées nuageuses effilochées. Lumière pâle, pas flatteuse. Je baissais les persiennes quand les garçons sont arrivés – ponctuels au point d’être venus par le même ascenseur.

Chaque fois que je m’apprête à faire une grosse bêtise, mon cerveau se vide. Ma respiration se ralentit. Je ne suis jamais aussi calme que quand ça pourrait mal tourner, et c’est sans doute pourquoi je suis infichue de ne pas me mettre en danger. Que voulez-vous ? On ne se refait pas. Ce n’est pas grave de foncer droit dans le mur, tant qu’on aime s’écraser.

Louis, Alex, Mehdi.

Ils ne sont pas stupides, les garçons de vingt et un ans. Avant même d’entrer dans la pièce, ils avaient compris ce qui les attendait.

J’ai posé une demi-fesse sur le coin de mon bureau.

– Alors, qui veut ce contrat d’apprentissage ?

Alex s’est avancé sans attendre, sourire jusqu’aux oreilles. Il ressemblait aux types que je baisais au kilomètre en école de commerce : des petits-bourgeois sans foi ni loi, bien coiffés, bien sapés, d’une vulgarité éreintante, le genre à prétendre s’y connaître en whisky. À vingt et un ans il avait déjà un peu de ventre, et la rougeur aux joues des hooligans anglais. Je trouvais ça adorable, mais il fallait le consommer avant que la mollesse ne le transforme en flaque, avant que la sensualité de ses courbes ne prenne une pente glissante. Il y a un âge où le laisser-aller a du charme. Chez les hommes, cet âge ne dure pas longtemps.

Je l’ai arrêté d’un geste.

– Une minute, une toute petite minute de patience. Le monde du travail a ses règles, la société aussi. Même le désir a des règles.

Il est crucial pour moi que tout le monde dans cette pièce soit consentant.

– Après le premier entretien, ce n’est pas comme si tu nous prenais en traître, a dit Louis.

– On est étudiants, mais on n’est pas non plus nés de la dernière pluie, a répondu Alex.

– Je suis revenu, a simplement ajouté Mehdi.

– Et pourtant, ce consentement ne signifie pas qu’il y ait absence de dynamique de pouvoir. Vous êtes sous pression économique, hiérarchique. Il y a aussi la question de l’âge, qui me donne l’ascendant sur vous.

Alex a roulé les yeux au ciel d’un air exaspéré.

– Tu avais beaucoup moins de choses à dire quand je te démolissais la semaine dernière.

– Qu’est-ce que tu crois, qu’on va appeler la police ? a rétorqué Louis.

Mehdi a incliné la tête en tripotant nerveusement son téléphone.

– Ce n’est pas ce qu’elle implique.

J’étais rassurée qu’il y en ait au moins un qui suive.

– Elle veut qu’on lui démontre qu’il n’y a aucune contrainte ici, a continué Mehdi.

Ce n’était pas complètement exact : de la contrainte, il y en aurait toujours. Et pas seulement à mon avantage, d’ailleurs. La jeunesse de ces garçons était plus valorisée que ma maturité. Leur force physique garantissait leur intégrité corporelle. Leur disponibilité professionnelle et affective, leur anonymat, tout ça leur assurait une liberté dont moi, je ne disposais pas.

Je ne suis pas un monstre, monsieur le gardien. Mais je ne suis pas un ange non plus. Si j’établissais le cadre à voix haute, c’était surtout pour me protéger.

On voit où ça m’a menée.

Mais, sur le moment, je tentais quand même de sécuriser la zone de turbulences.



– Vous pouvez partir quand vous voulez. Ça n’aura aucune influence sur votre recrutement. Je le jure.

J’étais sincère.

Vous ne me croyez pas ?

– Si tout le monde est d’accord, nous pouvons commencer la réunion.

J’avais à peine commencé à déboutonner mon chemisier qu’Alex est venu me l’arracher. Aucune patience, et aucun respect du textile. Il a passé une main dans mon chignon, l’autre dans mon soutien-gorge, et il m’a embrassée comme s’il comptait me bouffer toute crue.

– Il faudra quand même en laisser pour les autres, ai-je murmuré à son oreille.

– Je suis horriblement égoïste.

– Je sais.

– Je ne vais même pas te faire jouir.

– Jamais un homme ne m’a fait jouir, Alex. C’est toujours moi qui me fais jouir.

Il a remonté brutalement ma jupe.

– Je vais te prendre à sec.

– Aucun risque, je suis mouillée depuis des heures.

Il me tenait fort, il bandait fort, ça ne suffirait jamais.

Pour la première fois depuis une éternité, j’avais envie de perdre le contrôle, et pour ça, j’avais besoin d’être saturée d’informations.

J’avais besoin qu’il y ait trop de garçons, trop jeunes, trop vulgaires, trop forts, trop poilus, trop timides, je voulais que rien ne se retienne en eux et qu’ils soient exactement eux-mêmes. Avec leurs défauts, leurs maladresses, leurs éclairs de génie.

Je voulais que ça me déborde et qu’on explose le cadre.

Je suis trop vieille, monsieur le gardien de la paix, pour les filets de sécurité. Le risque zéro, ça n’a jamais été mon truc.

D’un geste, j’ai fait signe à Louis de se déshabiller.

Je voulais le voir, et plus encore, je voulais le sentir. Qu’il se frotte contre moi. Qu’il me fasse décrocher. Je ne pouvais pas attendre d’Alex autre chose qu’une sexualité machinale – et ponctuellement, ça pouvait convenir. Mais c’est sur Louis et Mehdi que je comptais pour rendre l’entretien intéressant, pour m’emmener vers des chemins non cartographiés. Ils n’étaient pas encore fossilisés par les mauvais réflexes. Ils avaient encore de la souplesse.

Louis s’est glissé derrière moi pour tirer la fermeture éclair de ma jupe. J’ai renversé ma tête sur son épaule, j’ai offert ma gorge à Alex ; il aurait pu l’embrasser, il a choisi de l’attraper – et de serrer. Génération porno, hein. Quand je parlais de mauvais réflexes.

J’ai laissé faire.

Je voulais que ce soit carte blanche.

Et puis, dans cette pièce, tout le monde était consentant.

Du coin de l’œil, je pouvais apercevoir Mehdi qui défroissait son pantalon. Tant de soin dans les gestes, tant de souci du détail. Ses muscles se gonflaient à chaque geste. Le jour où il se déniaiserait, il ferait un amant formidable.

Pour l’instant il chassait les faux plis, ajustait la pile de vêtements, rangeait ses petites affaires – chaussettes dans la chaussure gauche, téléphone et clefs dans la chaussure droite. Je me demandais si le rituel était spécifiquement érotique, ou si cette maniaquerie faisait partie d’une hygiène quotidienne.

Alex s’était agenouillé devant moi et me tenait par les hanches, fermement – comme si j’avais eu la moindre velléité de m’enfuir.

Il avait plongé son visage dans mon sexe et, instantanément, avait abandonné toute brutalité. Quand il léchait, c’était avec des précisions de chirurgien et une patience de moine.

Louis se chauffait d’une main. Avec l’autre, il m’a mis un doigt. Puis deux.

Mehdi nous observait en lissant distraitement la couture de son T-shirt.



Dans son regard, je remarquais pour la première fois une sorte d'amusement. Cette distance m'a intimidée. Je voulais qu'il participe, alors j'ai attaqué sa corde sensible :

– Qu'est-ce que tu veux, Mehdi ?

Il a haussé les épaules.

– Qu'est-ce que tu veux, vraiment ?

Il bandait. Mais il bandait en regardant Louis. Je comprenais. Même moi je bandais en regardant Louis. La largeur des épaules et du torse, les yeux bleus, les fesses blanches et imberbes qui émergeaient d'un corps aussi poilu, c'était irrésistible. Et au toucher, c'était magique.

Louis a suivi mon regard. À l'intérieur de mon sexe, ses doigts ont brutalement cessé leur va-et-vient.

– Désolé. J'aime que les filles.

– Mehdi se contente de regarder.

– C'est pas mon truc.

Monsieur le gardien de la paix, avez-vous idée du nombre de fois où j'ai accompli, par jeu ou par désir d'en finir, des actes qui n'étaient « pas mon truc » ?

Vous rappelez-vous ce que j'ai dit plus tôt ? que, même avec les meilleures intentions du monde, il subsisterait toujours des formes insidieuses de contrainte ?

Je n'ai pas eu besoin d'ordonner à Louis de capituler. Il a suffi que je lui jette un regard noir.

À l'arrivée, quoi qu'on en dise, c'est moi la patronne.

On ne gâche pas la fête de la patronne.

Oui, je sais, ce n'est pas très moral. Mais ne nous a-t-on pas expliqué, réexpliqué, et même complètement lavé le cerveau, avec cette idée que le désir est forcément transgressif ? Les hommes espéraient-ils vraiment que ce serait valable seulement pour eux et qu'à force de nous faire mouiller et bander

sur un imaginaire du pouvoir, on ne se l'approprierait pas ?

Pauvres de vous.

Vous le saviez, pourtant, que les femmes sont des petites créatures influençables. Et puis moi, je suis bonne élève : on m'apprend à fantasmer sur des seigneurs et des esclaves, je transvase immédiatement sur la patronne et ses employés. Je ne suis pas contrariante. Je veux des orgasmes comme des détonations, et je les aurai.

Vous allez faire quoi, exactement ? Me passer ces menottes ?

Mais je n'attends que ça, moi : que vous sortiez les menottes.

Mehdi nous a rejoints et s'est agenouillé devant Louis. Cette fois, il a léché beaucoup plus que les doigts.

Ce qu'en pensait Louis ? Je ne sais pas. Je m'en fiche. Il a eu l'air d'apprécier et, franchement, il n'aura pas été le premier hétéro à se laisser dorloter par un mec.

Si je ne peux pas répondre à votre question, c'est aussi parce que, sur le moment, j'étais très occupée.

Alex, égoïste jusqu'au bout des ongles, pas décidé pour un sou à me partager avec ses confrères, m'avait allongée à plat ventre sur la moquette. Je savais que j'allais prendre cher, le souvenir était encore limpide de l'état de légère panique dans lequel il m'avait mise lors de notre première rencontre – son sexe épais, ça m'avait fait vriller.

Jamais il ne m'avait fait mal. Mais je savais qu'il pouvait. Avec des dimensions pareilles, il lui aurait suffi de se lâcher ; on peut même supposer que, pour lui, faire mal était l'option la plus facile, comme une seconde nature.

Une semaine plus tôt, la peur qu'il manque de maîtrise avait mis mon cerveau en hypervigilance. Cette attention avait multiplié mon plaisir.

Alex n'avait jamais manqué de maîtrise. Sinon, je ne l'aurais pas rappelé.

Je trouvais intéressant de laisser le plus bourrin des trois ouvrir la voie. La pénétration, quoi qu'on en dise, ça reste un excellent préliminaire – avant de passer aux choses sérieuses.

Pour le plat de résistance, je n'avais pas encore décidé. Enfin, j'avais décidé de me laisser surprendre.

Mehdi suçait Louis avec dextérité – et une ardeur que je serais bien incapable de vouer à une tâche aussi altruiste. J'aimais les regarder et j'aimais qu'il y ait suffisamment de bouches et de sexes pour satisfaire tout le monde : en tant que patronne je me satisfaisais, sincèrement, de cette excellente répartition des efforts.

Alex répétait en boucle qu'il allait me baiser fort.

Et il le faisait.

C'était interminable.

Je n'essayais même plus d'accompagner ses mouvements, ou de les atténuer. Je décrochais. J'acceptais tout. C'était répétitif, méditatif, intense. Il m'écrasait. Sur certains va-et-vient, je voyais des taches de lumière apparaître devant mes yeux.

Quand Alex a fini par se fatiguer, j'avais les côtes, les hanches, les coudes et les genoux brûlés, j'étais couverte de sueur, j'étais en plein dans la jouissance et pas encore dans l'orgasme. Ma bouche avait laissé une marque de rouge à lèvres sur la moquette. Il allait falloir, dans un futur qui m'apparaissait extrêmement lointain, expliquer ça. Expliquer que les femmes dans mon genre finissent toujours par laisser des traces.

Louis était parti sans demander son reste.

Domage.

Mehdi est venu vers moi, m'a tendu sa main pour m'aider à me redresser. Il a souri, et son haleine sentait le sexe d'homme.

– Maintenant, je sais ce que je veux.

J'ai saisi mon reflet dans un coin de fenêtre : une femme échevelée, ne portant rien d'autre qu'un chemisier à moitié déchiré. Pas du tout prête à enchaîner, ne désirant rien d'autre qu'enchaîner.

– D'accord.

– Je peux ?

– Tout ce que tu veux.

Mehdi a enlevé ce qu'il restait du chemisier, qu'aucun professionnel ne sauverait jamais.

Puis il a léché la sueur d'Alex, tout doucement, partout sur mon corps. Je reprenais mon souffle, je me laissais électriser. La salive piquait sur les égratignures.

Alex, déjà remis de ses émotions, nu et sans gêne, s'était installé dans mon fauteuil. Pieds sur la table. Il nous observait en tirant sur sa cigarette électronique. La pose lui conférait une certaine élégance. Peut-être que je l'avais mal jugé.

– Je fais comme chez moi, madame.

Je n'étais pas en état de répondre, et encore moins de protester.

Mehdi attaquait les fesses. Entre les fesses.

Puis il a effleuré mon clitoris.

L'orgasme est parti tellement fort que mes jambes ont lâché.

Alex n'a pas eu l'air de se remettre en question. Il avait lancé une vidéo YouTube sur mon ordinateur – un documentaire sur le Real Madrid, si j'ai bonne mémoire.

Croyez-le ou pas, monsieur le gardien de la paix, Mehdi a été le seul garçon suffisamment courtois pour me remercier avant de quitter les lieux.

C'est certainement à cause de cette impeccable courtoisie que j'ai été aussi surprise quand il a menacé de diffuser les vidéos à mon conjoint et à l'intégralité de l'entreprise. Ne me demandez pas comment, mais il possédait une liste impressionnante de mes contacts.

Je sais, j'aurais dû faire attention. Je sais, des affaires comme ça, vous en voyez passer tous les jours.

Et pourtant je ne m'y attendais pas. La manie de Mehdi de ranger ses affaires me paraissait si étrangement disciplinée dans

mon petit univers de désordre, si incroyablement farfelue, que je n'ai pas pris conscience de la position du smartphone. Rangé à la verticale. Donc potentiellement en train de filmer.

Mehdi m'a donné rendez-vous trois jours plus tard, dans un hôtel de luxe du 7^e arrondissement. Le Victoria Palace, peut-être que vous connaissez l'endroit ? Il y a des balcons filants et des colonnades dans tous les sens. C'est beau, un tout petit peu kitsch, mais je n'ai pas fait de réflexions. Je sentais qu'il ne fallait pas contrarier Mehdi.

Il s'était, pour l'occasion, déguisé en voyou, avec une veste en cuir. Un rôle de composition. Mais ça lui allait bien, et ça me donnait envie de toucher.

Mehdi semblait nerveux à l'idée que le réceptionniste pose des questions sur notre couple mal assorti. Mignon, non ? Des femmes quadragénaires qui ramènent des petits jeunes au palace, c'est pourtant la base du métier.

Bref. On est montés, on a admiré la lumière du soir, j'ai raconté quelques banalités. Lui tournait en rond. Pour finir je me suis installée en tailleur au beau milieu du lit. J'ai dépiauté l'emballage du chocolat posé sur l'oreiller. Quitte à subir du chantage, autant profiter de tous les petits plaisirs, vous ne pensez pas ?

Mehdi s'est installé à côté de moi et a lancé la vidéo de l'entretien croisé – pas merveilleusement cadrée, mais suffisamment nette et explicite pour que l'on me reconnaisse en pleine action. On m'y voyait le rouge aux joues, soupirant sous le poids d'Alex. Un bon souvenir. J'ai senti mon vagin se contracter par réflexe. Cette situation, finalement, nous ramenait toujours à la même question :

– Qu'est-ce que tu veux, Mehdi ?

Je pensais qu'il allait me demander de l'argent. Ou un job. Ou une recommandation. C'est là que j'ai remarqué qu'il bandait. De nous deux, c'était très clairement lui qui était le plus fasciné par la vidéo, et plus précisément par le corps taurin d'Alex.

– Je ne sais pas ce que je veux. Je sais seulement que j'en veux encore.

– D'accord.

– Il y a toujours une contrainte quand il y a du désir.

– Je sais, Mehdi.

Il m'a regardée droit dans les yeux.

– Je pourrais appeler la police.

– Si tu veux.

– Ça va très mal se passer.

– Je consens à ce que ça se passe très mal. Ne t'inquiète pas.

Je vous ai déjà expliqué ce que le danger fait à mon cerveau : je ne me sens jamais aussi sereine que quand les choses tournent au chaos – jamais aussi sereine, et jamais aussi emballée. J'ai mordillé les lèvres de Mehdi, passé ma main entre ses jambes. Tout était dur, même les muscles. Il était tendu au maximum.

– Tu es courageux, ai-je murmuré.

– Quand j'étais petit, je rêvais d'être un héros. De terrasser des dinosaures.

– Et aujourd'hui ?

– Ça fait longtemps que j'ai réalisé que la bête, c'était moi.

Je n'arrivais pas à me souvenir de la dernière fois où j'avais à ce point désiré un homme.

– Jamais je n'appellerai la police.

– Je sais, Mehdi.

Il a mis ses doigts dans ma bouche, longtemps.

Ensuite il a enlevé mes vêtements et les a soigneusement pliés sur la table de nuit. Son téléphone était posé contre la lampe de chevet. Caméra braquée sur moi.

Il a écarté mes jambes, il a remis ses doigts dans ma bouche. Puis dans mon sexe.

Il m'a dit de ne surtout pas bouger, sinon j'allais flinguer le cadre.

Il m'a dit de ne jamais arrêter de le regarder.

Il m'a fait jouir comme ça.

Vous voulez voir la vidéo ? Des trois, c'est de loin la plus réussie.



Mehdi a tenu parole, monsieur le gardien de la paix. Il n'a jamais contacté la police, notamment parce qu'il aurait fallu avouer qu'il faisait chanter sa patronne.

Ils ne sont pas stupides, les garçons de vingt et un ans : ils savent faire la différence entre la fiction et la réalité, entre une mauvaise et une bonne idée.

Mehdi n'a jamais, non plus, abusé de moi. Même s'il existe des contraintes au désir, nous étions toujours consentants lors des rapports sexuels.

C'est moi qui ai appelé la police.

Et c'est ma décision, aujourd'hui, de porter à votre connaissance les faits que je viens de décrire.

Je ne suis pas toute blanche dans cette histoire. Je sais. En même temps, je voudrais récupérer les vidéos que Mehdi possède et qu'il refuse d'effacer – des vidéos qui me rappellent à tout bout de champ que, malgré toutes les foutaises que j'ai envie de me raconter, le sexe a des conséquences. Pourquoi n'en aurait-il pas ? Pourquoi le sexe serait-il l'unique activité au monde dénuée de conséquences ?

Il faut que j'arrête de faire n'importe quoi. En même temps, j'ai le plus grand mal à me restreindre.

C'est pour cette raison que je vous ai fait venir, monsieur le gardien de la paix. Avez-vous souvent l'occasion de vous déplacer en journée directement dans les bureaux de celles qui vous appellent à l'aide ? J'imagine que non. Je dois ce privilège aux relations professionnelles tissées depuis maintenant douze ans avec votre hiérarchie. Savez-vous que c'est ici, dans cette entreprise, que sont conçus les uniformes de vos différents corps de fonction ? Votre commissaire, Mme Desmezières, est une amie de longue date. Je l'ai d'ailleurs laissée choisir quel agent m'envoyer : comme je vous l'expliquais précédemment, nous avons toutes les mêmes goûts. Je dois dire que vous êtes

ravissant. À vingt-quatre ans, vous devez encore faire vos preuves, j'imagine ? Est-ce que votre patronne vous a déjà dévergondé ?

Pas encore ?

Eh bien, il va falloir y remédier.

Quoi qu'il en soit, je vous remercie de vous être déplacé jusqu'à moi. J'aime vous avoir ici, concentré, confortablement installé sur cette chaise. Il s'en est passé des vertes et des pas mûres, là où vous êtes assis. Je vous en prie, ne prêtez pas attention à la trace de rouge à lèvres sur la moquette. Ou si vraiment vous devez y prêter attention, faites en sorte d'en ajouter une deuxième.

Ne me regardez pas comme ça. Je vous jure que la porte est ouverte.

Mais bien sûr, si mon comportement est répréhensible, j'adorerais que vous utilisiez ces menottes.

Je suis sérieuse.

Passez-les.

Non, pas sur moi. Sur vous.

Enchaînez-vous, gardien de la paix.

Et donnez-moi votre matraque.

Je sais m'en servir.

Vous croyez que je n'ai pas vu comme vous bandez, depuis tout ce temps ? Pourquoi croyez-vous donc que mon récit a duré aussi longtemps et que je vous ai fourni autant de détails ? J'espérais, moi, que vous alliez faire votre job de public. J'espérais que vous alliez vous toucher, pendant que je racontais mon histoire. Si ce n'est pas le cas, laissez-moi vous dire que je suis très déçue. Vous voulez qu'on reprenne depuis le début, avec des scènes de sexe plus longues, des phrases plus construites, des descriptions interminables ? Non ?

Si on ne reprend pas, alors il faut avancer.

Attachez-vous à la chaise, jeune homme. Le temps nous est compté.

Attachez-vous les deux mains devant vous. Très bien. Ne vous inquiétez pas, les clés resteront sur la table. Si vous voulez vous libérer, vous pouvez le faire tout seul. À n'importe quel moment. Je vous attache, mais je ne vous retiens pas. Je pose des contraintes au désir, mais chacun garde le droit de quitter la pièce.

C'est une fermeture éclair, ou des boutons ?

Vous avez un dos incroyable, gardien. Vous avez des fesses incroyables. Écartez les jambes : je vous désire beaucoup.